

La nuit sauve d'Hélène Frédérick

Martin Hervé

Number 269, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91328ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hervé, M. (2019). Review of [*La nuit sauve* d'Hélène Frédérick]. *Spirale*, (269), 47–49.

MARTIN HERVÉ

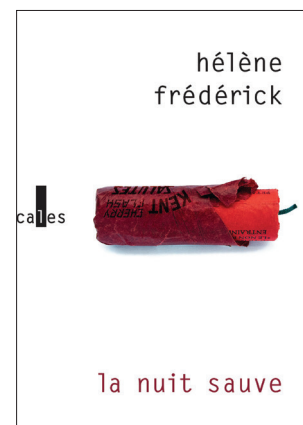
Désertion en mode mineur

On connaît d'Hélène Frédérick le goût pour les interstices de la littérature, les univers qui, à pas feutrés, basculent dans l'incertain. Là où l'avaient déjà menée les héroïnes de ses deux premiers livres, *La poupée de Kokoschka* (2010) et *Forêt contraire* (2014), parus initialement chez Verticales avant d'être repris au Québec par les éditions Héliotrope. De l'oblique, elle a fait rien de moins qu'une ligne poétique dont la portée se révèle toujours finement politique. Car que permettent les temps et les lieux dont l'écrivaine dessine en demi-teintes les contours, si ce n'est de révéler les aliénations ordinaires? Ce sont donc toujours des désirs et des rêves entravés qu'elle cherche à laisser venir au jour. Sans en expurger la violence, mais sans non plus que celle-ci se fasse inutilement démonstrative. Elle veillerait plutôt telles des braises couvant sous la cendre, toujours prêtes à repartir et à embraser le monde. Du feu justement, il sera question une fois encore : après l'incendie qui allait bientôt gagner la forêt d'Inverness dans *Forêt contraire*, c'est un tout autre brasier qui occupe le centre de son dernier opus, *La nuit sauve*. Celui autour duquel une bande d'adolescents se réunit, du crépuscule au petit jour, un été de l'année 1988. Un feu pour étirer la nuit, mais sans oublier que le soleil finit toujours par la rattraper.

LA NUIT SAUVE

HÉLÈNE FRÉDÉRIK

Verticales, 184 pages,
2019



ACQUIESCER À LA NUIT

Pour les adolescents du texte, tous les éléments sont rassemblés afin que la fête soit mémorable : des bières, de l'herbe et de la musique à profusion, un lieu isolé au milieu des champs de maïs, en bordure des bois. Loin des parents et des tracas, de l'ennui rampant qui sature la vie de l'école : utopie d'un monde à part, le temps de quelques heures arrachées au quotidien, mais qui n'oublie pas toutefois d'où il vient. Participer à la fête n'implique pas en effet de faire peau neuve. Non, les inimitiés comme les amourettes, toutes les positions sociales, les jeux de pouvoir et de séduction, se trouvent rejoués et même amplifiés à la lueur de son brasier. On y entre donc les poches lourdes, mais le cœur plein d'espoir. À quoi bon se plier à ses règles – pas moins cruelles, pas moins codifiées – si ce n'est pour se donner l'illusion qu'ici on peut brûler les étapes, faire un pas de côté et pourquoi pas arrêter la course du monde ? Aussi, malgré les rires, les silences embarrassés et les banalités échangées, chacun sait ce qui se passe. « *Sous couvert de bêtise et de nonchalance, il y avait sensibilité à ce qui se jouait. Rien ne leur échappait, même à ceux qui avançaient masqués. Dans la vallée toute indifférence était un leurre.* » Telle se veut la conscience appliquée à se piéger délibérément, à « *y croire sans trop y croire* ». Quand on prie Dieu de nous envoyer des cauchemars pour dissiper un peu la grisaille de l'existence, le prix à payer paraît bien raisonnable.

De fait, un sentiment diffus plane sur la scène du texte. Quelque chose lentement monte, se fait perceptible, semble devoir advenir. Au sein d'un récit sous tension, tenu dans une attente à la fois électrique et opaque, Fred, Mathieu et Julie vont se passer tour à tour le relais pour décrire l'avancée de la nuit. Et en de courtes incises s'énonce une quatrième voix presque omnisciente, prophétique, tant on dirait qu'elle connaît chacune des misères et des déceptions que le futur réserve aux protagonistes. Voix du destin, d'un hors-champ qui ne rend que plus crucial, et parfois plus tragique, ce qui peut se jouer au sein de cette soirée, alors que tout paraît encore être à portée de main. Cette voix qui ne cesse de donner son sens à la fête, ne serait-ce pas celle du feu lui-même, dont il faut veiller à l'entretien sous peine que l'enchantement ne se rompe et que le jour ne reprenne ses droits ? Ce qui tient donc là les gamins de *La nuit sauve*, ce serait un rêve mûri en commun qui viendrait, pour un instant, brouiller les lignes du récit d'une vie linéaire à laquelle ils se sentent condamnés. Tout en sachant qu'ils finiront bien par s'en réveiller. Indécidable eschatologie à hauteur d'adolescence, aussi bien inquiète qu'insouciant.

Il en va ainsi de Caroline, feu follet au teint de porcelaine et piercing au nez, une « *Lolita des bas-fonds* » dont la « *vulgarité* » dissimule à grand-peine le besoin d'un plus-de-réalité, que la fête est seule capable de lui offrir. Ou encore de Mathieu, le « *playboy* » qui la désire en secret, alors que c'est une autre fille qui finit par glisser sa langue entre ses lèvres. Si l'avenir qu'on promet à Mathieu est d'avoir « *pareil mais en mieux* » que son père, il n'est toutefois pas plus dupe que les autres. Peut-être simplement que se fait plus impérieuse chez lui l'envie de foutre le camp, de s'extraire de la langueur adolescente ou campagnarde – autant de situations qu'on pense sans issue, vouées aux capitulations discrètes et aux rages avortées, mais pour constater, aussitôt qu'on les quitte, que la morosité, elle, n'a en rien disparu. Pas de clichés chez Frédérick, si ce n'est pour mieux être pris à rebours, densifiés. En s'imaginant avec Caroline, cette « *Luciole* » un peu rebelle, en espérant « *voir le contraste de sa chair blanche avec [s]a peau bronzée* », Mathieu se sent appelé à toutes les transgressions, quitte à sacrifier la place chèrement acquise après tant d'années à faire tout ce qu'on attend de lui.

POUVOIRS DE LA FICTION

Même son de cloche chez Julie et son amie Sophie, qui bavardent et rigolent en un cercle parfaitement clos. Entre elles, une passion doucement s'éveille, circule à travers la voix de Julie, à travers ses histoires tristes qu'elle raconte à Sophie – celles des morts et des doux dingues – pour ranimer sa mémoire toujours engourdie. À mesure qu'elles se rapprochent, que de discrètes caresses sont données, toutes deux se replient plus avant dans une monade qui n'est qu'indifférence pour les yeux braqués sur elles et les qu'en-dira-t-on. C'est tout autre chose pour Fred, l'obèse dont tout le monde se moque, un frère bouillonnant de Gregor Samsa, à peine toléré ici. Fred, c'est la réalité invisible du mépris, la « *transparence de [l]a douleur* ». Mais pas de la haine de soi : face à la glace du miroir, lui ne voit pas le monstre auquel on veut le réduire, seulement un « *ventre bouclier* » avec lequel il entend défendre tous les humiliés. Fred, c'est celui qui, dans l'outrage, continue de chercher, de désirer l'autre. Celui qui a fait du miroir le siège brisé de son existence, souhaitant qu'un jour, dans un de ses éclats, il puisse être reconnu par quelqu'un. Et recevoir une caresse, sentir sur sa peau une main de fille aux ongles vernis. Patiemment, Fred obtempère, absorbe l'insulte en bon sujet « *de la communauté des éponges* ». Mais il n'oublie pas, ne desserre pas les poings et prépare sa révolte. Car il sait que dans la poche de sa veste, il garde une grenade grâce à

Ce qui constamment se donne à penser chez Frédérick, ce sont les pouvoirs paradoxaux de la fiction, ses splendides échecs : pouvoirs de désirs qui, pour se dire, se tiennent prêts à bien des petits délires.

laquelle il va enfin venir au monde : un livre, *L'épreuve des hommes blancs*, de Pierre Boule. Un mauvais roman sur la domination pour tout chambouler, et surgir dans le paysage telle une explosion. Un mauvais roman pour apprendre ce qui rapproche les bourreaux de leurs victimes. Pour décentrer, décoller son regard de la lorgnette que chacun lui tend afin qu'il se scrute lui-même.

Ce qui constamment se donne à penser chez Frédérick, ce sont les pouvoirs paradoxaux de la fiction, ses splendides échecs : pouvoirs de désirs qui, pour se dire, se tiennent prêts à bien des petits délires. À travers les monologues de *La nuit sauve*, l'écrivaine continue ainsi de creuser le sillon d'une écriture de l'intériorité où se manifeste le nouage de la parole, du corps et du fantasme. Écrire depuis ces profondeurs ne revient pas cependant à faire l'impasse sur la rencontre avec le réel, dont justement font l'épreuve les rêveurs silencieux de son roman. Pas un instant Fred ne s'adresse à quelqu'un, tout comme Mathieu tait son béguin pour Caroline, tandis que Julie et Sophie campent dans une conversation à guichet presque fermé. Et la nuit de bientôt se refermer sur leurs amours laissées à l'état de possibles. Que reste-t-il alors ? Il reste les sourires, accrochés au visage même si on s'imagine déjà vaincu. Il reste une enfant pressée aux pieds nus pour vous rappeler que la nuit est encore jeune. Et toutes ces motos qui déchirent la torpeur et hantent les bois afin de trouver dans l'air, dans la vitesse et le bruit, le goût du risque, le sens qu'il incombe chaque fois de redonner à sa vie. Suspendre le temps aux suspensions : éloge d'une désertion en mode mineur. Peut-être les gamins de *La nuit sauve* cherchent-ils à rejoindre les motards obstinés du *Corps des anges* de Mathieu Riboulet (Gallimard, 2005) et ceux de *Carénage* de Sylvain Coher (Actes Sud, 2011), si ce n'est les nombreux petits poètes de l'asphalte des textes de Jack Kerouac. Toutes ces âmes fiévreuses pour qui le monde ne suffit pas, sachant bien que quelque chose, « ailleurs », doit les attendre. Rien ne semble vouloir se résoudre dans le roman de Frédérick et sans doute faut-il y voir une leçon qu'elle retient de l'adolescence – cet âge qui vacille au bout du promontoire des songes. Parfois, le vertige peut bien s'habiter comme un pays.